

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Étranger

Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Les Châtreurs de femmes BANDITS FIN-DE-RACE!

ÉPIDÉMIE DE SUICIDES DANS L'ARMÉE



LES

CHÂTREURS DE FEMMES

Pouah ! que de sang et d'horreur se dégageait du procès des deux vétérinaires, La Jarrige et Boisieux, qui se dévide actuellement aux assises.

Les bons bougres savent de quoi il retourne : une pauvre, Mlle Thomson, s'aperçut un jour, avec une sacrée frayeur, qu'en jouant à la bagatelle elle avait gagné un polichinelle à la loterie amoureuse.

Sale coup ! Ce maudit ventre, en se bombant kif-kif un ballon captif, allait lui faire perdre sa place de mannequin, dans la grande boîte de couture où elle turbinait.

Que faire ? Que devenir ?

Y avait pas à tourner autour du pot. Elle ferait ce que tant d'autres avaient fait en semblable avaro, — elle se ferait avorter.

Elle connaissait les histoires d'atelier qui

se débitent sur ce chapitre : une aiguille à tricoter, ... une piqûre de rien, ... et tout coule, — le tour est joué !

Y avait pas à s'en foutre martel en tête : elle n'était pas la première, ne serait pas la dernière, — et elle s'en tirerait...

Mais voilà le hic : où dénicher la matrone qui ferait la délivrance ?

La pauvre ne savait pas !

Son ami, Mansuy, un bourgeois — qui devait en pincer pour la repopulation, ... par le populo, — connaissait un médecin, La Jarrige, et lui demanda des tuyaux.

Ce La Jarrige n'est pas un mauvais bougre, — il s'en faut ! Il est même meilleur que beaucoup. A preuve qu'un jour il flanqua une tatouille à un de ses copains qui tirait à cul pour panser un prolo blessé.

— J'ai votre affaire, dit La Jarrige à Mansuy, allez trouver Boisieux.

Fit-il mal ?

Foutre non ! Que le médecin qui n'a pas pratiqué un avortement ou n'a pas donné des tuyaux pour éviter les polichinelles, — ce qui est de l'avortement préventif, — lui fiche la première pierre.

D'ailleurs, dans la société actuelle, l'avortement n'est considéré comme un crime que par la loi. Aussi, bourgeoises et filles du peuple, — voire même femmes et maîtresses de juges, — ne crachent pas dessus et en usent sans scrupules.

Certes si l'alignement social était plus galbeux,

Si les filles-mères n'étaient pas foutues au rancard, huées et méprisées, mises dans l'impossibilité de gagner leur vie ;

Si, d'autre part, la croustille était assurée à tous, de façon qu'une bouche nouvelle ne rogne pas la part des autres,

Avortements et infanticides seraient bougrement moins épais.

—o—

Il est fort probable que si mamzelle Thomson n'eut pas craint d'être saquée de sa boîte, elle aurait risqué la maternité, — si non par plaisir, du moins sans crainte.

Malheureusement, il n'en était pas ainsi !

Et alors, grâce au maudit agencement de la société actuelle, entre le trac d'être balancée et le risque d'un avortement, la pauvre a choisi ce dernier atout.

Elle a payé chérot sa préférence !

Le charcutier qui l'opéra s'y prit avec moins de précautions qu'on n'en met dans les campuches pour dépecer un cochon.

Ce fut effrayant ! Une fois chloroformée, la malheureuse fut charriée et déposée sur la table d'une salle à manger, sans soins d'aucune sorte.

Et alors, je te taille et je te rogne !

Le Boisieux, ses outils à la main, a troué et dépioté cette chair vivante avec le même

jemenfoutisme qu'il aurait écorché un chat crevé.

Après deux jours d'atroces souffrances, la victime est morte!

C'est alors que, devant le cadavre, toute la lamentable histoire s'est découverte.

L'amoureux de la pauvre n'a pu y résister plus longtemps : il s'est fait sauter le caisson.

Quant aux deux vétérinaires qui avaient pris part à l'opération, Boisieux et La Jarrige, ils furent fichés au bloc.

—o—

Sur La Jarrige, j'ai dit ce que je pensais. Causons de l'autre!

Le Boisieux m'apparaît sinistrement répugnant.

Y a de l'antropophage en lui.

Seulement, il dédaigne de bouffer la chair humaine et se borne à la charcuter.

C'est d'un meilleur profit!

Il est de la race de ces médocastres fin-de-siècle qui se sont bombardés *châtreurs de femmes*.

Ces monstres-là sont plus hideux que Jack l'Éventreur, le châtreur des retapeuses de Wittechapel.

Jack l'Éventreur opérait sous le coup de la folie, par plaisir sanguinaire, — il se cachait et risquait la potence!

Nos « Jack l'Éventreur » du beau monde opèrent pour du pognon, par amour de la galette. — ils sont bien vus dans la haute et risquent peu!

—o—

Ces éventreurs ne chôment guère, nom de dieu!

Chez nos pimbèches fin-de-race qui en pincent pour la rigolade il est devenu de mode de se faire chaponner.

Pour un oui, pour un non, ces donzelles se font enlever les ovaires.

Outre ces clientes-là, les châtreurs en ont d'autre sorte : ils opèrent des pauvres bougresses qui, grâce à la vie malsaine que mène la femme dans la société actuelle, soit par suite d'un travail trop long et anormal, soit sous la pression du corset, attrapent des maladies dans le ventre.

A celles-là aussi, pour des tumeurs ou autres bricoles, les châtreurs ouvrent le ventre.

Et ça coûte chaud!

Et c'est justement pour cela, parce qu'il y a gros à gagner à faire l'horrible métier, que les éventreurs y vont dar-dar.

Dès qu'une malade s'amène à leur turne, ils sondent d'abord le porte-monnaie, — puis les organes... Et si le porte-braise est rondelot, ils concluent à l'opération nécessaire.

Et les malheureuses, hypnotisées par le salaud, se laissent faire.

Qui donc fera le compte des pauvres femmes absolument saines qui ont été ouvertes?

—o—

Boisieux s'indique comme un de ces châtreurs.

On a relevé à son actif 94 opérations avec 26 décès à la clé.

Effrayant, nom de dieu!

Et encore, a-t-on le compte exact?

Qui saura combien de victimes sorties de son abattoir sont mortes, peu après, des suites de l'opération?

Ce qui, chez le Boisieux, le rend encore plus hideux, c'est que cet animal se dévoilait aussi rapace que sanguinaire.

Un jour, une de ses victimes, chaude encore, attendait les croque-morts sur le lit de tortures que, vivement, il expédiait sa bonne palper le prix de l'éventrement.

Une autre fois, une malheureuse, Nada, souffre tant qu'elle en devient folle. Le Boisieux la crible de piqûres de morphine, — sans succès! La victime hurlait toujours... Alors, pour s'en débarrasser, il la colle dans un sapin et la trimballe d'hospice en hospice. Nulle part on ne veut ce paquet de chairs sanguinolentes et moribondes. Ennn, à Cochon, on accepte le colis. Il était

temps! Cinq minutes après, y avait plus qu'un cadavre.

—o—

Quel sera le verdict de la Cour d'Assises?

Je m'en fous!

Ce que je viens de dégoiser est en dehors de toutes préoccupations justiciardes.

Qu'on acquitte ou qu'on condamne Boisieux, ça ne fait ni chaud ni froid.

Les châtreurs de femmes n'en continueront pas moins leur répugnant métier.

Et ça durera ainsi tant qu'ils trouveront des billets de banque à ramasser dans le sang,

Et tant que des malheureuses victimes de l'enfer social ne verront de salut que dans l'éventrement sinistre.



CHIEE DE SUICIDES

Ça barde, dans les casernes, ou plutôt ça chie, comme disent élégamment les trouffions.

Il y a une quinzaine, à cette même place, c'était tout un chapelet d'abominations. Des tortures, des meurtres commis sur les malingres par de féroces médocastres, puis, dominant, l'effrayante silhouette du Poteau d'exécution se détachant crûment sur un ciel africain, très bleu, très clair, — de même couleur que les « pimpants uniformes » beuglés par messire Déroulède.

Ah! l'uniforme, voilà qui tient une large place dans le cœur des cucus qui jettent des regards farouches du côté de la trouée des Vosges.

C'est qu'il est chouette, cet uniforme, mignon tout plein, gentil à ravir, et y a rien de tel pour emballer un jorisse que de lui coller un képi en décalitre sur la caboche, lui enquiller les fumerons dans un falzar d'écuyer de cirque, et lui accrocher de la quincaillerie au côté.

Y a des fistons qui coupent dans ces troncucuteries, qui se rendent, quand vient l'heure, tout guillerets à la caserne... et puis, vate faire foutre, mon cochon! toutes les illusions s'écroulent, d'un seul coup, dès qu'ils ont bouffé à la puante gamelle et qu'ils ont secoué les oreilles à Jules.

—o—

Si seulement y avait que ça, le mal ne serait pas grand, mais les vexations, les peines corporelles, la lamentable kyrielle de chieries de toutes sortes qu'endurent les troubadés font que la vie ne leur est plus tenable.

Ils n'ont qu'une idée fixe en tête, qu'un seul désir : la libération.

Et dans cette attente, les jours sont si longs, si mornes, si désespérément pareils!

Il semble à d'aucuns que jamais ils n'en verront le terme, que c'en est fini pour toujours de leur jeunesse qui, à cette heure, devrait s'écouler en rigouillardise.

Des souvenirs du passé farandolent dans leur caboche : ils songent aux vieux, aux frangins, à la bonne amie.

Ça leur déchire le cœur, ces souvenirs, et, un beau jour, dégoûtés, ils plaquent le métier de griffeton et désertent en compagnie de la Camarde, l'éternelle Amante des désespérés.

—o—

A Marseille, un jeune lignard du 144, Ange Camoni, en garnison au fort Saint-Jean, s'est tiré un coup de flingot au cœur. La mort a été instatannée.

Et de deux :

A Troyes, un artifiot du 25^e, en garnison à Châlons, Elie Nouss, s'est logé une balle dans la bouillotte. Crampse aussi!

Et de trois :

A Arras, un gribier du 127 s'est tiré un coup de revolver au cœur... Egalement trépassé!

Et de quatre :

Gustave Lemaire, jeune marsouin, caserné au Château-d'Eau, s'est accroché à une solive du plafond des combles du bâtiment, à l'aide de la courroie de son bidon. C'est le deuxième suicide en cette caserne depuis quelques jours.

L'agonie de ce dernier a dû être atroce, car le plafond étant très bas, le malheureux a passé son cou dans le nœud coulant, puis s'est laissé tomber, accroupi, tirant sur la courroie jusqu'à libération.

Et de cinq :

A Bastia, Gondreau, maréchal des logis d'artillerie, un tout jeune homme d'une intelligence supérieure, qui se fait passer l'arme à gauche pour se soustraire aux incessantes vexations qui lui étaient infligées par ses supérieurs.

Et de six, et de sept...

Deux cadavres de légionnaires ont été dégotés flottant sur la rivière de Saïgon.

L'un de ces deux derniers est celui du légionnaire Knouf qui, chopé au moment où il s'embarquait sur un navire afin d'échapper à l'infamie existence de trouffion, a tenté de se sauver en se jetant à la nage.

Et la liste ne s'arrête pas là! Y en a d'autres encore, mais les culottes de peau font silence la-dessus. Ça enlèverait du prestige à la Grande famille.

—o—

Bon dieu de bois! ça me fout en rage des drames pareils.

Et dire que c'est tous les jours que des faits semblables se produisent, et que, tous les jours, Populo, fournisseur de viande militaire, reste impassible et insensible à ces monstruosité!

Va-t-il donc ne jamais se réveiller?

Ne sortira-t-il pas de son engourdissement?

Il est probable qu'un jour viendra où, par trop flagellé, il élèvera le verbe et fera du chabonais... Mais, d'ici-là, les mères peuvent encore se tailler des vêtements de deuil — et il y aura encore du bon temps pour les culottes de peau.

Opinions sur la Commune

Dans son dernier numéro, la *Revue Blanche* a publié une enquête sur la Commune de 1871.

Parmi la tapée de réponses, y en a quelques-unes qui valent le coup. Ainsi, Ranc, tout réac qu'il soit, juge à leur valeur les gouvernants de l'Hôtel de Ville :

« La Commune a été le moins révolutionnaire des pouvoirs insurrectionnels, dit-il, et il ajoute : « Si elle avait eu le sens des mesures révolutionnaires elle aurait saisi le gage de la Banque de France; M. Thiers alors aurait bien été obligé de traiter. »

Cette opinion est aujourd'hui celle de tous les révolutionnaires, — des plus autoritaires comme des plus libertaires : Allemane, De-reure et bien d'autres sont d'accord là-dessus avec les anarchos.

C'est très bien de la part de ces soixante-et-onzards! Mais, foutre, c'est au moment du chambard qu'il eût fallu songer à ça.

Aussi, n'est-ce pas leur avis, mais plutôt celui d'indifférents ou de gas qui ont joué un rôle moins actif dans l'insurrection que je tiens à piger dans la *Revue blanche* et à foutre sous le nez des copains.

Th. Duret, un écrivain qui resta neutre, ce qui ne l'empêcha pas d'être collé au mur et de n'avoir été sauvé que grâce à un hasard, écrit :

« Toutes les mesures adoptées, (par la Commune) bonnes ou mauvaises en elles-mêmes, ont été d'ordre secondaire et de même nature que celles que tous les gouvernements, dans tous les pays, prennent chaque jour. Aucune n'a touché, en quoi que ce soit, à la solution du problème social, n'a introduit de changement dans les rapports du capital et du travail, n'a montré qu'une refonte de la condition humaine, au sens des socialistes fût possible... »

Un homme, aujourd'hui éditeur, Edmond Bailly, lui aussi a vu clair :

« L'insurrection de 1871 restera, quoi qu'on fasse, l'un des plus nobles mouvements de l'âme humaine. Jamais gouvernement — si l'on peut dire que la Commune en fut un, — n'a eu à sa disposition une somme pareille d'intelligence, de savoir, de dévouement. La décision seule manqua parmi ces hommes qui, tous, ou à peu près, surent mourir... »

Très galbeuse, la réponse d'Elisée Reclus que je cite nature et qui me servira de conclusion :

« Mon rôle pendant la Commune, a été nul officiellement. Je me suis trouvé dans la foule anonyme des combattants et des vaincus. Simple garde national dans les premiers jours de la lutte, puis, à partir du 5 avril et pendant un an, détenu dans les diverses prisons de

Satory, Tréberon, Brest, Saint-Germain, Versailles, Paris, je n'ai pu me faire une opinion sur la Commune que par oui-dire et par l'étude postérieure des documents et des hommes.

Dans les premières années qui suivirent la Commune, il me semblait que tous ceux qui avaient pris part au mouvement étaient solidaires, par le fait de la répression et des outrages subis en commun : je ne me fusse pas alors permis de porter un jugement sur les hommes qui, à mon avis, avaient été peu dignes de la cause défendue par eux. Mais le temps est venu de dire la vérité, puisque l'histoire impartiale commence à se faire et qu'il s'agit de recueillir des enseignements en vue des événements futurs. Je puis donc affirmer que, pendant les premiers jours de la Commune, l'organisation militaire fut aussi grotesque, aussi nulle qu'elle l'avait été pendant le premier siège, sous la direction du lamentable Trochu. Les proclamations étaient aussi ampoulées, le désordre aussi grand, les actes aussi ridicules.

Qu'on en juge par ce simple fait : le général Duval, qui se trouvait sur le plateau de Châtillon avec 2.000 hommes, dépourvus de vivres et de munitions, et qu'entourait la foule grandissante des Versaillais, avait instamment demandé du renfort. On battit le rappel dans notre arrondissement, autour du Panthéon, et, vers 5 heures, environ 600 hommes étaient rassemblés sur la place. Pleins d'ardeur, nous désirions marcher immédiatement au feu, en compagnie des autres corps envoyés des quartiers méridionaux de Paris, mais il paraît que ce mouvement n'eût pas été conforme aux précédents militaires, et l'on nous dirigea vers la place Vendôme où, privés de toute nourriture, de tout objet de campement, nous n'eûmes, pendant plus de la moitié de la nuit, d'autre reconfort que d'entendre chanter dans le ministère voisin les brillants officiers du nouvel Etat-Major :

« Buons, buons, à l'Indépendance du Monde ! »

A 2 heures de la nuit, un ordre du général fait quitter à notre troupe, déjà bien diminuée par la désertion, l'abri précaire de la place Vendôme et l'on nous mène à la place de la Concorde, où nous essayons de dormir sur des dalles, jusqu'à 6 heures du matin. C'est alors qu'on nous dirige vers Châtillon, les os rompus par ce premier bivouac et sans nourriture aucune. Pendant la marche, notre petite bande se fond encore et, partis 600 la veille, nous arrivons 50 sur le plateau, une demi-heure avant que les troupes versaillaises, feignant de passer en armes à la cause de la Révolution, se fassent aider à l'escalade des remparts, aux cris répétés de « Nous sommes frères ! embrassons nous, vive la République ! » Nous étions prisonniers, et tous ceux que l'on reconnaissait à leur uniforme ou à leur allure comme ayant été soldats, tombèrent fusillés, près de la clôture d'un château voisin.

D'après ce que mes compagnons m'ont raconté, j'ai lieu de croire qu'en d'autres faits de guerre nos chefs empanachés, du moins ceux qui commandèrent les premières sorties, firent preuve de la même inintelligence et de la même incurie. Peut-être le Gouvernement de la Commune eut-il plus de capacité en d'autres matières ; en tout cas, l'histoire dira que ces ministres improvisés restèrent honnêtes en exerçant le pouvoir. Mais nous leur demandions autre chose : d'avoir le bon sens et la volonté que comportait la situation et d'agir en conséquence. N'est-ce pas avec une véritable stupeur qu'on les vit continuer tous les errements des gouvernants officiels : garder tout le fonctionnarisme, en changeant simplement les hommes, maintenir toute la bureaucratie, laisser tous les gens d'octroi fonctionner dans leurs guérites et protéger chaque jour le convoi d'argent que la Banque expédiait à Versailles. Le vertige du pouvoir et l'esprit de niaise routine les avaient saisis, et ces hommes, tenus d'agir héroïquement et de savoir mourir, eurent l'inconcevable et honteuse naïveté d'adresser aux puissances des notes diplomatiques en un style qu'eussent approuvé les Metternich et les Talleyrand. Ils ne comprirent rien au mouvement révolutionnaire qui les avait portés à l'Hôtel de Ville.

Mais ce que ne firent pas les chefs, la foule sans nom sut le faire. Ils furent nombreux, 30.000, 40.000 peut-être, ceux qui moururent autour de Paris pour la cause qu'ils aimaient. Ils furent nombreux aussi ceux qui, dans l'intérieur de la Ville, tombèrent sous la décharge des mitrailleuses en criant : « Vive la Commune ! » On sait par les débuts de l'Assemblée Versaillaise que ce peuple égoïse sauva par son attitude, la forme républicaine du gouvernement français. Toutefois, la présente répu-

blique, bonne à tout faire pour le service du tsar et du kaiser, est tellement éloignée de toute pratique de liberté, qu'il serait puérid d'éprouver de la reconnaissance envers la Commune pour ce vain mot qu'elle nous a conservé. Elle a fait autre chose. Elle a dressé pour l'avenir, non par ses gouvernants mais par ses défenseurs, un idéal bien supérieur à celui de toutes les révolutions qui l'avaient précédée ; elle engage d'avance ceux qui veulent la continuer, en France et dans le monde entier, à lutter pour une société nouvelle dans laquelle il n'y aura ni maîtres par la naissance, le titre ou l'argent, ni asservis par l'origine, la caste ou le salaire. Partout le mot « Commune » a été compris dans le sens le plus large, comme se rapportant à une humanité nouvelle, formée de compagnons libres, égaux, ignorant l'existence des frontières anciennes et s'entraïdant en paix d'un bout du monde à l'autre. »



Dans les Vélos.

Depuis six à sept mois la fabrique de vélos à Clément, qui perche aux Ternes, a été foutue en actions : la maison Gladiator, représentée par le nommé Daracq et un anglais, le sir Bulgt, ont financé ; quant à Clément, il a donné son matériel, sans oublier son bain de Tulle.

Y a rien de changé pour les prolos, si ce n'est qu'au lieu de suer pour un unique singe, ils triment pour en engraisser trois.

Or, comme ces grigous trouvent que les prolos parisiens n'ont pas l'échine assez souple, ils ne demanderaient pas mieux, — si c'était possible, — de ne faire tourner que les pauvres bougres de Tulle qui, moins dégourdis, sont plus commodes.

C'était déjà, précédemment, la rengaine de Clément ; aux rouspéteurs qui réclamaient de l'augmentation il répondait : « Si vous n'êtes pas contents, je ferai faire mon boulot à Tulle. J'ai là-bas deux hommes presque pour rien. Donc, filez doux, sans quoi, du balai !... »

Longtemps, les prolos furent tenus en respect par cette menace. Mais, vers 1891 les polis-seurs parisiens emmanchèrent un chouette syndicat qui, en quelques années, est arrivé à un résultat superbe.

Les salaires qui, auparavant, étaient de dix à douze sous l'heure, sont montés à la bonne moyenne de vingt sous.

Voilà un résultat qui ne cadre guère avec la trouducuterie marxiste baptisée « loi des salaires ».

Il est vrai que, pour en arriver là, les polis-seurs n'ont pas eu la gnolerie de s'adresser aux pouvoirs publics.

Pas si cruches ! Ils ont compris que s'ils frappaient à cette porte c'était le moyen de ne jamais rien obtenir.

Pour lors, ils se sont alignés en douce et, grâce à leur nerf et à leur initiative, ils ont fait caner les singes.

Certes, au cours de cette lutte qui se manifestait par des grèves et des rebiffades y a plus d'un galeux qui a eu le cuir poli, — et même dépoli, nom de dieu !

D'autres qui faisaient les farauds et ne voulaient pas marcher dans les binaises des bons bougres, sous prétexte qu'ils avaient les pieds nickelés, ont été assis dans le bain de nickel et — miracle faramineux — en sont sortis cou-lants et dénichelés.

Les polis-seurs ont ainsi fait d'une pierre deux coups : ils ont doublé leur paye, et, en même temps, prouvé que la loi des salaires des guesdistes n'est exacte qu'aussi longtemps que les prolos se laissent faire, mais dès qu'ils foutent les pieds dans le plat et qu'ils font preuve de volonté et d'énergie, la loi des salaires est détruite.

Pour en revenir au bain de Clément, le type dût, en 1891, mettre les pouces et donner aux polis-seurs vingt sous de l'heure.

Vous pensez si le mossieu a renaudé !

Heureusement pour lui tous ses esclaves n'étaient pas de la trempe des polis-seurs : ainsi, les mécaniciens, bonnes pâtes, se contentent de 13 sous de l'heure à Paris et, à Tulle, de 10 sous.

Mais, voici que le trio d'exploiteurs tire de nouveaux plans : les sales bougres ont fait venir plusieurs machines perfectionnées et ils

espèrent les utiliser, — surtout pour rogner les salaires.

Seulement, ils pourraient bien y trouver un sacré cheveu, car les prolos ne se laisseront sûrement pas faire.

Déjà, mossieu Clément en a eu un échantillon, il y a deux ans, quand il voulut installer des machines à Tulle. Les prolos, à cran, les lui dépotèrent salement.

C'est pourtant très chouette, les machines ! Seulement, pour que chacun y trouve son compte, il faut que les turbineurs bénéficient de la diminution de peine qu'elles procurent ; il faut que les mécaniciens soient une rallonge aux bras des ouvriers, — et non leurs ennemis.

Ça viendra, mossieu Clément !

Parfaitement ! Un jour viendra où les machines tourneront pour le compte du popolo, et non pour celui des singes.

Ce jour-là, mossieu Clément et ses associés ne feignassent plus. Faudra qu'ils fichent la main à la pâte, kif-kif les frères et amis.

D'ailleurs, ils ne s'en porteront que mieux, ça leur dégourdira les guibolles et ça leur évitera une chiee de maladies.

Pour la Crète ! Contre la Pologne !

Les socialos à la manque, lèche-culs du tsar, ne savent quoi piper en réponse aux protestations des socialos polonais.

Ceux-ci gueulent au spectacle des guesdistes bouillant dans les chaussettes de l'empereur de toutes les Russies.

Et ils n'ont foutre pas tort !

J'ai déjà signalé les protestations lancées contre ces avachis que le râtelier gouvernemental hypnotise par le *Bulletin du Parti socialiste Polonais*.

Ce n'est pourtant pas des anti-étatistes qui font ce journal.

C'est des simples marxistes !

Seulement, ils ont de la franchise, vont bon jeu, bon argent.

L'ignominie de leurs copains français, foireux et pisse-froid, les fout dans une sacrée rogne et ils protestent, gourmandant nos guesdistes.

L'attitude qu'ont prise les collectos français, vis-à-vis de la Crète, rend plus visible le léchage de bottes qu'ils pratiquent sur les semelles du tsar.

Certes, ils ont raison de gueuler en faveur de la Crète.

Quoique ça, ils ont tort de pousser à la guerre.

Ça, nom de dieu, c'est une abomination qu'il ne faut jamais souhaiter !

On peut envisager le péril nez à nez, afin d'y tenir tête si cet affreux cataclysme nous tombait sur le casaquin.

Mais, faire « kiss ! kiss ! » afin que la guerre éclate au plus vite, c'est être tout ce qu'on voudra — hormis socialo !

—o—

Ce qui a le plus écoeuré les Polonais, c'est que les guesdistes abandonnent carrément la Pologne à son triste sort : ils trouvent très bien qu'elle soit dans les griffes du tsar.

Et ils s'en vantent les jean-foutre !

On n'a pas plus de toupet.

A ce propos, un bon bougre polonais, Debski, a écrit une lettre à la *Petite Rép.*, que ce quotidien a — comme de juste — oublié d'insérer.

Afin que les bons bougres sachent de quoi il retourne au juste je donne ci-dessous le meilleur de la babillarde en question :

Rédacteur citoyen en chef,

Dans un des manifestes votés à l'occasion des événements de Crète et publiés par la *Petite République* du 22 février, le groupe des Etudiants Collectivistes de Paris a déclaré que, bien qu'internationaliste (il nous semblerait plutôt que *parcequ'* internationaliste) la démocratie socialiste, en face du fait des nationalités, a pour mission de soutenir *quelque soit* le peuple où il surgisse, et pourvu qu'il soit conforme au mouvement économique, tout mouvement de révolte et toute tentative d'indépendance".

Dans un autre, contemporain, ce même

groupe a fait une exception pour la Pologne, soi-disant parce que „le capitalisme y bat son plein, que son évolution y tend à relier les différents groupements ethniques, et que l'action du parti socialiste ne peut y être que de grouper des éléments révolutionnaires déjà formés et par conséquent de dissocier les classes au lieu de les unir dans une lutte nationaliste contraire à l'évolution économique“.

Les jeunes socialistes français ont choisi un moment bien étrange pour manifester contre l'indépendance de la Pologne tout en réclamant en faveur de la Crète et en s'indignant contre le tsarisme russe.

L'indépendance de la Pologne, loin d'être contraire au mouvement économique, doit forcément en résulter....

Les classes supérieures veulent rester attachées à la Russie, et les classes moyennes, si elles veulent aussi l'indépendance, la veulent sous une forme politique et économique différente de celle qui forme notre programme. C'est un combat de tous les jours entre nous et ces radicaux polonais. Le prolétariat français sous l'Empire voulait aussi la République, mais la voulait bien différente de celle que lui préparaient les républicains d'alors.

Les étudiants collectivistes sauraient tout cela, s'ils lisaient les documents authentiques comme le Bulletin Officiel du Parti Socialiste Polonais. Ils éviteraient de se prêter à des manifestations aussi intempestives que le manifeste dont nous parlons. Nous savons, certes, que la générosité du cœur ne va pas toujours nécessairement avec la connaissance suffisante de la question. Sans, par conséquent, attacher trop d'importance à cette... profession de foi, nous ne pouvons pas laisser induire en erreur ceux de vos lecteurs qui l'auraient remarquée.

Comme il s'agit de rétablir la vérité, nous sommes certains de ne pas même avoir besoin de faire appel à votre impartialité pour obtenir l'insertion de cette lettre.

Agréez, citoyen rédacteur en chef, mes salutations fraternellement socialistes.

Al. Debski

Londres, le 25 février 1897.

LA PETITE RÉPUBLIQUE, jusqu'à ce jour, n'a pas cru devoir insérer cette lettre. Nous livrons au jugement du public socialiste cette façon de procéder, qui consiste à émettre contre une cause révolutionnaire des élucubrations stupides... éhontées, et d'en refuser la rectification.

Ainsi, voilà que le canard que les prolos prennent de plus en plus l'habitude d'appeler la *Petite Répugnante* se fait engueuler par ses amis eux-mêmes!

Car, ne l'oublions pas : Debski est un *social-démocrate*.

Et le flot boueux des *variations* guesdistes monte toujours!

A quel chiffre faudra-t-il faire une croix?

A COUPS DE TRANCHET

Aveu d'ex-roussin. — Dernièrement, à propos de l'affaire de la rue des Archives qui se termina par l'acquiescement de Péliissier, après des mois et des mois de prévention, la copine de l'accusé-innocent déclara qu'un affreux roussin, le jean-foutre Barbaste, la tortura de mille façons, pour la forcer à déclarer son ami coupable.

La crapule n'en est pas à son coup d'essai! Pour preuve ce qu'en dit Goron, l'ex-policier qui casse trop peu de sucre dans « ses mémoires » qui se publient dans les pissotières du canard à Xau :

« Barbaste, raconte Goron, avait une spécialité, celle de faire avouer les coupables. Ses camarades qui le jalouaient un peu l'appelaient le *tortionnaire*. »

Allons, les preuves de l'existence de l'inquisition en France s'accumulent!

Bientôt, tous ceux qui ont deux liards de jugeotte sauront que la torture n'est pas encore abolie, malgré la prise de la Bastille.

Elle se pratique dans les prisons actuelles, aussi crapuleusement que sous l'ancien régime, — avec seulement l'hypocrisie en plus.

Fumisterie légale. — La garce de loi sur le travail des femmes est une dérision carabinée.

Il n'y a qu'à reluquer autour de soi pour se convaincre que les patrons s'en foutent comme d'une guigne : ils violent la loi, sans plus de façons qu'une gosseline qui leur tape dans l'œil.

« Y a les inspectrices! » allez-vous objecter?

Ouais, que vous êtes naïfs! Evidemment y a

les inspectrices, — tout comme y a des sangsues.

C'est des tyresses que le gouvernement entretient à rien foutre : faut qu'elles n'inspectent rien du tout, sinon on leur tape sur les doigts.

C'est arrivé dernièrement à une inspectrice lyonnaise : par exception, celle-là s'occupait de sa fonction! Ayant appris que, la nuit, un singe crapuleux faisait turbiner ses ouvrières dans une arrière-boutique, elle s'est introduite dans la turne pour pincer l'exploiteur et lui dresser procès-verbal.

L'affaire est venue devant les tribunaux et les marchands d'injustice ont acquitté le patron et son contre-coup, en raison de ce que l'inspectrice n'a pas droit de pénétrer d'autor dans un domicile privé.

Il s'ensuit que les inspectrices en question n'ont été inventées que pour palper les appointements et pour inspecter les pavés!

La Complainte du p'tit breton

I

C'était un tout petit breton
Qu'avait pas plus d'barbe au menton
Qu'sa gross' caboche avait d'feintise ;
Il partit pour le régiment,
Pleurant son papa, sa maman,
Ses oï's, sa vache et sa promise.

II

N'était point beau le p'tit breton.
En le voyant, l'sergent d'planton
Ne put r'tenir un éclat d'rire
Qui gagna bientôt tout l'quartier.
Triste début dans un métier
Où faut subir tout sans rien dire!

III

Timide était le p'tit breton.
Il tremblait devant l'capiston
Qui, plus raide que la Justice,
Lui dit, en l'fusillant des yeux :
« Maint'nant, mon gaillard, à nous deux,
« Il faudra bien qu'tu t'dégourdisse! »

IV

N'ayant pas l'sou le p'tit breton.
Pour offrir un kilog d'picton
En manière de bienvenue,
De plusieurs nuits il n'put dormir,
N'faisant, avec de gros soupirs,
Qu' ram'ner les draps sur sa chair nue.

V

Têt' dure avait le p'tit breton
En vain, des mois, lui s'rinat-on
Les princip's de la théorie ;
P' n'en pouvait saisir un mot.
Lors, s'avisant qu' i' faisait l'sot,
Le capitain' s'mit en furie.

VI

Il fit venir le p'tit breton
Et l'gratifa d'un long sermon,
Lui r'présentant l'Conseil de Guerre
Ou Biribi comm' couronn'ment
De son stupide entêtement
A n'vouloir êt' bon militaire.

VII

D'f'air' mieux promit le p'tit breton.
Mais, sous l'empir' d' l'émotion,
Il fut plus gauche à l'exercice
Et laissa tomber son fusil,
C'qui lui valut l'texte subtil :
« A refusé d'f'air' son service. »

VIII

P' s'vit perdu, le p'tit breton,
Jeté dans un silo profond,
Ou fusillé comme rebelle.
Après un souvenir aux vieux,
A la promise, aux jours heureux,
Il se fit sauter la cervelle.

JEAN RÉFLEC.

SCÉLÉRATESSES!

« Les lois scélérates sont inappliquées et inapplicables! »

C'est grâce à cette bourde, serinée à propos, que l'an dernier, lorsque les radicaux tenaient la queue de la poêle, ils évitèrent de déchirer la page du Code où elles sont inscrites.

Et, depuis lors, radicanailles et socialards fumistes s'en vont bafouillant le même mensonge.

Les salopauds savent fort bien à quoi s'en tenir : ils n'ignorent pas que s'ils recevaient

autant de coups de pied dans le cul que les lois scélérates ont été pratiquées de fois, leur croupion serait salement endommagé.

Mais comme ces garces de lois ne s'appesantissent que sur des pauvres bougres, ils s'en foutent!

Ah bon dieu, ce serait une autre paire de manches si, un de ces quatre matins, les policiers fichaient le grappin sur un électeur influent.

On les entendrait clabauder!

Seulement, les roussins ayant assez de prudence pour choisir leurs victimes afin de ne pas éveiller les susceptibilités de ces merles, ils ont encore des crapuleries sur la planche.

—o—

L'autre jour, c'est à Brioude, que le quart-d'œil de l'endroit opérait en vertu des lois scélérates : il a arrêté un bon fieu lyonnais, Alexis Fromage, sous l'inculpation d'avoir lâché une provocation dans une réunion tenue à Lyon, en décembre dernier, pour protester contre les horreurs accomplies par les inquisiteurs de Montjuich.

Et de deux!

A Saint-Denis, sans rime ni raison, un bon fieu a été arrêté, il y a une couple de jours : on l'inculpait d'association de malfaiteurs. On le garda au bloc trente-six heures — sans bouffer.

Ce n'est qu'avec bougrement de regret que les roussins le lâchèrent.

Inutile de dire que, toujours respectueux de la propriété, les bourriques ont profité de l'occasion pour chaparder à leur victime journaux, brochures et bouquins.

Et de trois!

A Narbonne, le camarade Rochat a été, ces jours derniers, cambriolé par le quart-d'œil flanqué de deux pandores, revolver au poing.

Le gas a protesté, demandant au moins des explications.

Je t'en fous!

Le policier, un hibou qui s'est distingué en faisant la chasse aux espagnols réfugiés, s'est contenté de tout saccager et d'emporter un ballot de journaux et brochures.

—o—

Hein, que voilà de belles mœurs républicaines!

Sans rime ni raison un policier s'amène dans votre turne, perquisitionne à gogo, vous arrête si ça lui dit, vous relâche s'il le juge bon...

Et un tas de charognards de la haute osent, devant de pareils faits, prétendre que les lois scélérates sont inappliquées et inapplicables.

Quels saltimbanques que ces têtes à gifles!

TIRONS DES PLANS!

Samedi soir a eu lieu l'inauguration de la BIBLIOTHÈQUE SOCIALE DE MONTMARTRE. La turne perche rue d'Orchampt, quasi au sommet de la Butte, à quatre pas du Moulin de la Galette et assez loin de l'infecte boîte à curés du Sacré boyau de Jésus.

L'installation, encore sommaire, se borne à une grande table, s'allongeant d'un bout de la salle à l'autre, avec des bancs de chaque côté et des bancs aussi, collés aux murs. A un bout, une petite tribune, toute basse, d'où jaspineront les camaros.

A côté de la salle de réunion y a une salle plus petiotte où seront remisés les bouquins et aussi les litres, car foutre, on boit à la BIBLIOTHÈQUE!

On tient à se meubler aussi bien les tripes que le cerveau!

Aux murs, des affiches s'étalent, décoration sommaire et provisoire que des copains remplaceront bientôt par des peintures galbeuses.

Evidemment, le local n'est pas des plus luxueux! Mais, pour commencer, tel qu'il est, il est bougrement plus hurf qu'une salle de troquet.

—o—

Samedi, à l'occase de l'inauguration de la tôle, une cinquantaine de copains et de copines s'étaient amenés.

Le copain Pouget a jaspiné à la bonne franquette sur sur l'utilité qu'il y a pour la propagande à la création de semblables groupements. Il espère que l'exemple sera suivi, — déjà même les copains du V^e ne tirent-ils pas des plans pour louer un local, eux aussi?

Jusqu'ici nous avons été trop éparpillés. Et cela, grâce à une fausse conception de la liberté, résidu de l'éducation autoritaire que nous ont barré les bourgeois en nous serinant que la liberté de l'un finit où commence celle du voisin.

C'est de la blague! L'homme est un animal

sociable, à tel point qu'il ne se conçoit pas autrement qu'en société. Le développement social n'est que l'augmentation des relations entre un plus grand nombre d'individus.

Celui qui voudrait produire tout ce dont il a besoin serait obligé de trimer jour et nuit, — et encore ne parviendrait-il pas à se suffire. Ce serait la déche !

Au contraire, grâce à ses relations avec ses semblables, l'homme peut, avec des efforts moindres, user de quantité de produits qui ont passé par des milliers de mains.

Ainsi, nous en venons à constater que notre liberté grandit au fur et à mesure que nos relations s'étendent.

En appliquant cette théorie à la conception d'un groupement tel que celui que nous avons formé, on constate que, malgré qu'il nécessite diverses charges qui, de prime abord, semblent restrictives de la liberté, — telles que la régularité des versements, afin qu'on puisse casquer le proprio, — c'est justement tout le contraire qui est exact : ce groupement, par le contact des uns et des autres, est une rallonge à notre liberté.

Rien n'est moins libre que les réunions chez les bistrotiers ; on y est en continuelle tutelle :

Tutelle du troquet qui pousse à la consommation, qui canule son monde, pénètre dans la salle, sous prétexte de servir à boire :

Tutelle d'argent, puisqu'il faut avoir des sous pour venir, ce qui oblige les copains désargentés à s'abstenir :

Tutelle policière aussi, car le bistrot se laisse influencer par la rousse et, au bout de quelques semaines nous envoie paître.

Pour se libérer, y a pas d'autre moyen que de se mettre dans ses meubles.

C'est ce que nous avons fait.

« Mais alors, vont clamer les pointilleux, vous aurez des cotisations... Donc, adieu la liberté ! »

Certes, si nous vivions dans un milieu communiste, il nous serait possible d'avoir un local sans subir un propriétaire et nous nous passerions de cotisations.

Reste à savoir si, étant donné le milieu actuel, nous n'avons pas un plus grand avantage à nous imposer ce léger ennui d'une cotisation qu'à ne pas le faire ?

Si on dit non, il faut être logique jusqu'au bout et se condamner à l'immobilité complète.

En effet, il ne faudrait pas travailler pour un patron, — c'est se prostituer !

Il ne faudrait jamais faire du commerce, — c'est voler !

Il ne faudrait pas payer le proprio, — c'est se soumettre à l'autorité !

Il ne faudrait pas acheter ni pain, ni frusques, ni rien !...

Dans cette voie, il n'y a qu'une double solution :

Révolte continuelle ou suicide !

Ceci dit, passons à un ordre d'idées voisin :

Malgré que notre propagande ait pour but de briser la loi, elle s'appuie sur elle, très souvent, — forcément !

La publication des journaux se fait légalement, avec déclarations et dépôts de numéros à la clé :

Légalement aussi s'emmanchent les réunions publiques, avec déclarations préalables.

Donc, en nous groupant pour louer un local, nous ne faisons rien de formellement contradictoire avec nos théories.

Ne jouons pas sur les mots, ne nous cantonnons pas dans les formules, vivons la vie de notre époque, orientons-nous vers l'avenir en rapprochant le plus possible — non en théorie, mais dans la pratique, — nos façons d'agir de nos conceptions sociales.

Une critique souvent faite à nos petites réunions est le manque d'attrait et d'entrain qui les caractérise. On y va par raison, — pas assez par plaisir !

C'est ce qu'il ne faut pas. Nous qui affirmons que, dans la société que nous voulons réaliser, toutes les besognes se feront par plaisir, tâchons de prouver, — dès ce jour, — que notre propagande n'est pas une corvée désagréable.

Or, la réunion chez le troquet l'est souvent ; la réunion dans un local à nous n'aura pas la même insipidité.

Là, l'émulation se fera jour : nous créerons un milieu qui sera un reflet de nous-mêmes.

Nous nous trouverons dans un nid où, en tout petit, s'ébauchera une société anarchiste. Certes, ici encore, le milieu extérieur pèsera sur nous, — mais beaucoup moins que partout ailleurs.

— 0 —

La fondation de notre bibliothèque est une

preuve de ce qu'on peut faire avec un tantinet d'initiative.

Il y a un mois que la chose est en train et la voici réalisée.

Des activités, qui s'assoupissaient, faute de but tangible, se sont dégourdies et chacun y a mis du sien ardemment.

Ceci dit, voici quel est le mécanisme de notre groupement : la loi interdisant les associations au dessus de 20 personnes, nous nous sommes groupés à 19, chacun devant verser quarante sous par mois. Ces 19 camaros constituent un groupe sans recrutement possible, mais juste assez nombreux pour, avec ses versements, garantir le paiement du loyer.

Si ces 19 se bornaient à se voir entre eux, il n'y aurait pas de charme. Aussi, ne le feront-ils pas !

Ils organisent des réunions, tantôt publiques, tantôt privées.

Ne parlons que de ces dernières : elles ne nécessitent ni déclaration, ni autorisation préalable et on peut y rassembler en aussi grand nombre qu'on veut. Si on avait des salles assez grandes, on pourrait faire des réunions privées de 10.000 personnes. Seulement, pour que la réunion reste privée, il faut qu'on n'y entre qu'avec des lettres d'invitation personnelles, portant le nom et l'adresse de l'invité.

C'est l'unique formalité dont il n'y a pas méche de se départir.

Naturellement, aux réunions privées, on ne se privera pas de faire des collectes afin de grossir la cagnotte de la BIBLIOTHÈQUE, ce qui permettra d'étendre son action.

Plus tard, si on le juge utile, la BIBLIOTHÈQUE se transformera en un groupement autorisé, sur le modèle des MAISONS DU PEUPLE déjà existantes, avec le souffle libertaire en plus, comme de juste !

Après le jaspinage de Pouget on a causé un brin des clubs anglais et de leur fonctionnement.

Le copain Bordes a fait remarquer que des groupements similaires se trouvent chez tous les peuples, — sauf en France ! Et ce n'est probablement pas parce que nous sommes d'esprit revêche à ces groupements, mais plutôt parce que la loi les interdit.

Il approuve la création de la BIBLIOTHÈQUE et ajoute que les formalités dont les copains ont besoin de s'entourer ne sont pas des crocs-en-jambes aux principes.

A ce propos, il raconte que, durant son séjour à Londres, il a vu des français, nouvellement débarqués, ne pas vouloir accepter de carte pour entrer dans un club, sous prétexte que leur qualité d'anarcho devait leur en ouvrir la porte.

— Mais, c'est une formalité légale, leur répondait-il, si tu veux entrer sans la carte que je te donne, tu risques de faire fermer le club.

Et le gas s'entêtait !

Cet entêtement ne provenait que d'une vue inexacte des choses et surtout de la peur de l'autorité que ceux-là s'imaginaient reléguer dans le moindre racoin, kif-kif un fantôme dans une nuit brumeuse.

— 0 —

Mais, bondieu, il se faisait tard !
On s'est séparés en se serrant la louchette.

CHOUETTES RÉUNIONS

A propos de l'anniversaire du 18 Mars, il y a eu une trépouillée de réunions, aux quatre coins de la France.

Et même ailleurs, nom de dieu !

Y a pas méche d'en dresser la liste, ça ressemblerait à une interminable litanie géographique.

Or donc, je vas me borner à dire deux mots de la vacherie que la pestaille s'est permise en quelques endroits.

A Dijon, le quart-d'œil a interdit la fête emmanchée par les copains, qui avaient négligé quelque formalité légale.

A Jailleu, un petit patelin de l'Isère, même tabac : les bons bougres étaient réunis mais, paraît-il, leurs précautions n'avaient pas été assez bien prises pour que leur réunion soit strictement privée. Aussi, au mitan de la soirée, une trifouillée de pandores, avec le garde-champêtre et le quart-d'œil en tête, ont fait irruption dans la salle, et la réunion a été dissoute.

Les bons fleux en ont été quittes pour continuer leur soirée dans la salle d'un café à côté, où ils ont chanté dur et ferme.

A Angers, la rousse a opéré avec plus de jésuiterie : elle a influencé le proprio de la salle où devait avoir lieu la réunion emmanchée par les copains, et quand ceux-ci sont arrivés, ils ont trouvé visage de bois.

Heureusement, dans le voisinage, une autre salle était libre, les gas s'y sont rendus et la réunion a eu lieu quand même, au grand dépit de la mouche.

— 0 —

C'est pas pour chiner, mais ces manœuvres policières sont bougrement idiotes.

Si la pestaille s'imaginerait intimider les bons bougres et, par de pareils agissements, prouver sa poigne, elle se fourre les quatre doigts et le pouce dans le boyau culier.

De pareilles pantoufles ne réussissent qu'à le ridiculiser.



Salopises inutiles

Toulon. — Afin de s'entretenir la main, il y a quelques jours, les policiers ont fait une perquisition au siège du groupe et pour prouver qu'ils sont aussi peu respectueux de la propriété que de la liberté, ils ont barboté un paquet de brochures et de dessins.

Sont-ils assez cruches !

Ce n'est pas tout : l'autorité militaire a interdit aux troubades d'aller soiffer au *Bar des Artistes* où se réunissent les copains.

Ces saloperies ont un but : ruiner le commerce du camaro qui tient le bar.

Pour ce qui est de l'interdiction à l'armée, ça ne fait ni chaud ni froid au bistrot, n'ayant que des civils pour clients.

Ça lui est simplement une occasion de constater qu'il a bougrement raison de mépriser tous les jean-foutre de la haute et leurs larbins.

Et si les grosses légumes s'imaginent mettre un bouchon aux idées par des tracasseries policières ou administratives, c'est qu'ils en ont une sacrée couche.

Y a du bouillonnement dans les caboches, et, qu'ils en fassent leur deuil, les boyaux de la tête se décrassent, aussi bien dans le civil que chez les trouffions.

A preuve : il y a environ un mois, sur une des promenades les plus fréquentées, un dimanche après-midi, les flâneurs furent épatés de voir un *exclu de l'armée* se balader avec une grande pancarte au dos où s'étalait en gros caractères : « Voilà un criminel ! »

Le dimanche suivant le même *exclu* repiquait au truc avec une pancarte portant : « Esclave au service de la République. »

On n'a pas revu le gas. La légumerie militaire y a-t-elle mis bon ordre ?

Ça se peut ! Eh bien, et puis ? Empêchera-t-elle le renouvellement de pareilles protestations ?

Il lui faudrait pour ça foutre les caboches dans un étau et les repétrir.

C'est pas dans ses cordes !

D'ailleurs, si elle avait pour un centime de jugeotte elle comprendrait que les frusques spéciales dont elle affable les *exclus* sont des pancartes aussi visibles que celles qu'a baladées le gas.

Mais si la légumerie militaire avait le nez assez creux pour faire pareille découverte, il ne lui resterait plus qu'à se casser la tête contre les murs.

Je vous le dis, les bons bougres, ça monte ! ça moule !

Et, décidément, y a plus méche d'y foutre un bouchon.

Variations guesdistes

Carmaux. — Les collectos de Carmaux sont les mêmes que partout.

Malheur aux bons bougres qui ne sont pas de leur chapelle !

Si les guesdistes en question ne les dénoncent pas au quart-d'œil, ils essaient de les fiche sur le pavé. Ces derniers temps encore leur vacherie s'est essayée à ça, et ce n'est pas de leur faute si le coup a raté.

Heureusement, à ce jeu-là on s'use vite et le populo qui commence à rouspéter contre leur tyrannie ne tardera pas à les envoyer paître.

Les guesdistes carmauxiens ne le cèdent à aucuns pour le saltimbanquisme.

Dans les réunions on les entend b...iller cor-

tre le gouvernement, contre l'état de choses actuel, contre les cléricaux, et une fois qu'ils ont décroché la timballe, tout est pour le mieux si ce n'est pire.

Si vous discutez avec eux, ils vous diront qu'il faut abattre le cléricisme par tous les moyens.

Mais, qu'il s'agisse de passer aux actes et, leurs paroles envolées, voici comment ils opèrent :

Dernièrement, le maire de Carmaux cassait sa pipe, après avoir pris une chiee d'arrêtés interdisant les processions. Or, savez-vous ? Le birbe s'est fait enfourer par les curés, avec un enterrement de première classe à la clé auquel assistait toute la frocaille du patelin.

Dam, c'était une chouette revanche pour les ratschons !

Et Jaurès n'a pas groumé ! Il s'est fendu de son oraison funèbre comme si rien n'était.

Aussi, foutez, du train dont vont les choses, je ne désespère pas de voir l'archevêque de Paris assister en grands falbalas à l'enterrement de Basile-Guesde.

En attendant, à Carmaux, les bons bougres ne s'ennuient pas, à défaut de combats de coqs, de bretteurs ou de courses de taureaux, ils assistent au combat pour décrocher la place de maire.

Plusieurs birbes guignent l'assiette au beurre : ça vaut 2.500 francs par an..., et les retours de bâton.

Evidemment, ça ne vaut pas la députation avec le pot-de-vin à la clé.

Mais quoi, on prend ce qu'on peut, on n'est pas des bœufs !

Riche initiative

Cannes. — Une chouette tpeesse, Mme Mondet, vient d'utiliser une grosse part de sa fortune à la transformation en une Verrerie ouvrière d'une usine existant à Cannes et que son proprio venait de fermer ces temps derniers.

Les prolos se trouvaient sur le pavé, n'ayant plus guère à bouffer que des briques à la sauce aux cailloux.

Emue de leur détresse, Mme Mondet a racheté la Verrerie et, maintenant, la fabrication va ronfler.

Les verriers, moyennant de minces versements deviendront actionnaires de l'usine.

Pourvu que les politiques ne foutent pas leur sale blair dans la Verrerie de la Bocca, ça pourra aller, — au cas contraire, ils auront vite fait de semer la zizanie et d'engendrer le trouble.

Les sales manigances de la clique guesdiste d'Albi en sont un échantillon.

Pourtant, une observation : c'est-y bien une verrerie ouvrière ou une simple coopérative que Mme Mondet vient d'emmancher ?

La coopérative — vieux jeu — est une usine où sont conservées toutes les formes de la répartition bourgeoise : les profits vont aux actionnaires.

Au contraire, le mot *verrière ouvrière* avait, pour les bons fioux qui se firent les initiateurs de celle d'Albi, une portée sociale bougrement plus grande : la Verrerie Ouvrière devait être un échantillon de la société future où on tacherait de pratiquer — autant que faire se peut dans la garce de société actuelle — le communisme.

Grâce aux guesdistes, la Verrerie d'Albi a dévié.

Reste à savoir ce que sera la Verrerie ouvrière de la Bocca ?

Frocaille, racaille !

Morez-du-Jura. — La frocaille pullule et s'engendre, kif kif la vermine. Voici encore qu'à Bois-d'Amour, un patelin à un saut de puces de Morez, se monte un cercle catholique.

Pourtant, quoique nombreux, les habitués des cafardières ne se distinguent pas par leur nerf.

Dernièrement, les bons bougres de Morez profitèrent du congrès catholique pour emmancher un charivari espatrouillant.

La frocaille, furieuse de la houspillade, avait promis de se venger à la prochaine occase.

L'occase est venue et les cléricafards n'ont pas plus bougé que des étrons gelés.

L'autre dimanche, y avait une réunion publique où un député socialo a jaspiné. Le bougre — pas guesdiste, sans quoi on ne l'eût pas endure, — a eu soin de croiser le parlementarisme et de déclarer qu'il n'y a pas plus à attendre de la chambre des députés que du Dieu des crétiens.

Ces déclarations deviennent à la mode.

« Fort bien, peut-on leur répondre, vous avez rudement raison ! mais alors, s'il n'y a rien à foutre à l'aquarium, qu'y foutez-vous ? »

Quant aux cléricochons, dont on craignait le bacchanal, ils ont tenu leurs fessiers à l'abri, crainte qu'ils ne soient fichus en compte.

Masturbation intellectuelle.

Montceau-les-Mines. — C'est une sacrée épidémie qui sévit actuellement, mille fois plus dangereuse que le choléra ou la peste noire.

La frocaille s'agite ferme d'un bout de la France à l'autre !

Partout elle a l'appui des patrons, car la religion assouplit les prolos, les châtre de toute idée de révolte.

Pour piger sur le vif un échantillon de la masturbation intellectuelle qui, — malgré les couillonnades qu'on nous débite sur l'instruction laïque — fait de terribles ravages, faut reluquer ce qui se passe à Montceau-les-Mines :

En quittant l'école, les gosselines s'en vont à l'ouvrage où elles sont obligées de réciter des chiees de chapelets et de marmonner des prières à n'en plus finir. Pendant leur turbin elles ne doivent pas lever les yeux, — sauf pour les plaquer en adoration sur un bon dieu qui est accroché dans la turne.

Les pauvrettes qui ne sont pas gobées des nonnes sont gratifiées d'amendes ou de pénitences comme, par exemple, faire brûler un cierge qui, turellement, est vendu par les gue-nons ; ou bien elles doivent bredouiller des actes de contrition en baisant la terre.

Y a pas de singeries qu'on ne leur impose !

Les dimanches, elles doivent se trimballer à messes et vêpres, passer au confessionnal, bouffer Gaspard et aider les garces de sœurs à foutre des fioritures aux chapelles.

Et ça n'en finit jamais, c'est pire que les cheveux d'Eléonore,

Quand y en a plus y en a encore !

Les gosselines sont bombardées « Enfants de Marie. » Et il leur faut être hypocrites et patelines pour monter en grade et chopper le cordon bleu.

Ce cordon, c'est comme qui dirait la marque de leur esclavage abrutissant. Elles ne doivent le quitter que pour se coller au plumard,.... et encore.... !

Toutes ces dégoûtations, et bien d'autres que je néglige de noter, — c'est ce que les grosses légumes de la Compagnie appellent la « liberté de conscience ».

Car, y a foutre pas à tortiller : la même qui voudrait s'emanciper de la tutelle des nonnes ne ferait pas long feu dans les bagnes des potentats du pays.

Aussi, y en a qui, d'esprit plus ouvert, subissent quand même ces saloperies, — pour avoir la croûte !

Beautés du militarisme.

Toulon. — A la prison maritime, une géhenne qui ne le cède en rien à l'ancien bagne, puisque ses chaouchs sont des sous-off's triés parmi les plus féroces, vient de se dérouler un drame, comme il s'en passe fréquemment en Afrique, mais que nous ignorons presque toujours.

Dans le nombre des détenus se trouvait un pauvre bougre, victime d'une rancune ou d'une charognerie, puis qu'il tirait un an pour refus d'obéissance envers cette engeance qu'on nomme un supérieur.

Or, pour lui inculquer les bons principes de la discipline, les chaouchs

.... qui sont des vaches

Nous emmerdent et nous attachent,

comme chantent les tortures des pénitenciers d'Afrique et les camisards, ne trouvaient rien de mieux que de coller le pauvre gas au « régime », — c'est-à-dire, pain sec et cellule.

Il y a quelques jours, un garde chiourme, Truc, faisait sa ronde, accompagné d'un griffeton porteur de la camoufle réglementaire.

Ici, il serait nécessaire d'ouvrir une parenthèse, car, — en connaissance de cause, — il est permis de douter et même de démentir les trouducateries qu'ont imprimé les canetons à l'endroit du malheureux détenu.

Il est dit que le prisonnier, Eugène Lang, proférait des jurons dans sa cellule à 4 heures du matin, que le surveillant lui ordonnant de se taire, Lang ne tint pas compte des observations de ce dernier, et qu'au contraire il se mit à crier de plus belle en reconnaissant la voix du chaouch qui, justement, la veille, l'avait fait mettre en cellule.

N'est-ce pas, au contraire, le chaouch qui, le premier, par des sarcasmes en usage chez les

porte-revolver, a insulté le détenu, lui demandant si la santé bouloittait, s'il se trouvait bien en cellule, — et finissant son boniment par une avalanche d'injures et de grossièretés.

N'a-t-il pas voulu, ce Truc méprisable, soumettre sa victime à une « fouille » autant ignoble qu'humiliante ?

Et Lang, poussé à bout par toutes ces crapuleries, esquisse un geste de protestation, — qu'attendent et que provoquent toujours les chaouchs.

Alors, le truc de Truc ayant réussi, cet animal sort son revolver et fait feu sur le prisonnier, qui s'affaisse en criant : « Je suis blessé ».

La balle avait traversé l'épaule gauche et était allée se loger dans le mur.

Le pauvre bougre est à l'hospice, — en attendant le tourniquet qui le condamnera à mort, car, y a de la solidarité dans la gradaille, le médecin a constaté que le chaouch portait de légères — oh ! bien légères — traces de strangulation.

Ainsi, voilà un pauvre malheureux voué au Poteau d'exécution pour avoir fait preuve de dignité en ne se laissant pas insulter, tandis que son bourreau n'aura que félicitations.

On ne peut en conclure que la Discipline devient de plus en plus paternelle.

Désordre cherché

Jonzac. — Un bafouilleur patrouillard s'est amené l'autre jour pour faire une conférence au théâtre.

Les places, au lieu d'être occupées librement par le public, au fur et à mesure des arrivées, étaient distribuées par un roussin, suivant les binettes et les frusques : les mieux nippés avaient les meilleures.

Les andouilles organisatrices ont prétendu que cette distinction avait pour but d'éviter tout désordre.

Triples buses ! Au lieu d'éviter le désordre, vos mesures autoritaires devaient l'engendrer.

C'est ce qui est arrivé : quelques bons bougres ont rouspété contre les distinctions établies. Et foutre, heureusement pour eux, les organisateurs avaient à faire à de bonnes têtes, sans quoi s'ils eussent eu à faire à des gas pointilleux et conscients ; c'eût été, — grâce à l'autorité — un désordre monstre.

C'est ce qui prouve que la liberté est le plus chouette moyen d'assurer l'ordre, — le vrai !

Babillarde Roubaisienne

Mon vieux Peinard,

Les copains roubaignos se remuent ferme, nom de dieu ! Et leur propagande ne tombe pas dans l'eau.

L'autre dimanche, à Tourcoing, Massey a parlé de la grève et de ses conséquences. Les collectos avaient essayé leurs coutumières vacheries, dans l'espoir de faire rater la réunion ; ils en ont été pour leurs frais !

Le lendemain, en Belgique, à Mouscron, a eu lieu un grand meeting international : deux bons fioux ont jaspiné en flamand, puis un copain belge et Massey ont causé. Le résultat a été mirobolant.

Le lundi 15, à Madeleine-lez-Lille, une réunion a été emmanchée pour la formation d'un groupe autonome. Là, les collectos ont repiqué à leurs salopises. La réunion avait lieu au premier et, au rez-de-chaussée, les chefs mobilisaient leurs gueulards, — par un traquenard que les roussins attendaient, venus nombreux.

La réunion finie, la racaille guesdiste se foutit à baver un tas d'inepties, telles que : « A bas les Peinards ! A bas l'Anarchie ! A bas Louise Michel ! »

Les copains, en petit nombre, se retirèrent, non sans avoir fait honte aux embrigadés de leur dégoûtante conduite.

Et ces mufles n'ont pas fini de renauder !

Le copain Philippe se trouve parmi nous, il s'est amené à Roubaix ces jours derniers.

Samedi, une réunion a eu lieu à Tourcoing. Massey y a parlé du 18 Mars et a demandé aux collectos de venir répéter les salopises que clabaude leur canard *Egalité*. Ouiche ! pas un n'a montré sa tronche.

A son tour, Philippe a carrément mis les pieds dans le plat : il en a raconté de vertes et de pas mûres à toutes les rosses de l'Auto-rité ; puis, bêchant les roussins présents dans la salle, il leur a fait renifler une telle prise, qu'ils en rotaient. Son jaspinage a été gobé des bons bougres présents, et tous sont sortis réconfortés.

Le lendemain, à une kyrielle de copains, escortés par la pestaille jusqu'à la frontière, nous avons poussé une pointe en Belgique.

Après une causerie entre copains, nous avons remué le patelin mouseronnais par nos chants et attiré le populo par de franches discussions. Une journée comme celle-là vous fiche du baume dans le cœur et les copains belges nous ayant reconduits à la frontière, on s'est séparés, avec la volonté bien arrêtée de continuer la lutte envers et contre tous.

Car, c'est vraiment embernant de vivre quelques heures en frangins, et après, d'être obligés pour toute la chameaucratie de reprendre le collier de misère et de refouler ce que l'on a sous le tétou gauche.

UN COPAIN MARIOLE.

RECTIFICATION

Ce 22 mars.

Compagnon Pouget,

Vous avez accueilli avec trop de facilité, comme étant de moi, les paroles de mon avocat, pour dire dans le *Peinard* que je m'étais déclaré « anarchiste-socialiste-chrétienne ».

Je n'ai rien dit du tout et j'eusse pensé que vous seriez indifférent aux fadaïses d'un défenseur, et c'est mon manque d'expérience seul qui a fait que je n'ai pas protesté!

Vous auriez pu dire de préférence que dans la bagarre j'avais sauté sur le calotin qui cognait sur les copains anarchos, que les manifestants cléricaux avaient la lâcheté d'assommer à coups de cannes; que mon droit d'aller aux réunions publiques, surtout dans les ignobles milieux cléricaux, me regardait pour m'instruire des ignominies qu'ils dégoisent à gogo devant un auditoire de crétins.

Vous auriez pu vous dispenser aussi d'ajouter comme le font les journalistes bourgeois: « Le tribunal lui a infligé huit jours de prison, cela lui donnera le temps de réfléchir. »

J'espère que, vu notre bonne camaraderie jusqu'ici, vous voudrez retirer vos lignes du numéro dernier en insérant la présente lettre. Je regrette votre absence au tribunal, car vous auriez pu y apprécier mon indifférence vis-à-vis de la Justice.

Je vous serre la main et vous présente mon salut fraternel.

La camarade MARY HUCHET

J'insère avec plaisir la lettre de la camarade.

Il en résulte que, seuls, son avocat et son inexpérience ont donné prise à mes critiques.

Si j'ai été sévère, c'est surtout parce qu'il me déplait de voir les camarades ou l'Idée en ridicule posture devant les bourgeois. J'estime qu'entre nous on se doit davantage la vérité que les coups d'encensoir.

E. POUGET

Flambeaux et Bouquins

La *Société Nouvelle*, une chouette revue qui paraissait à Bruxelles ayant suspendu sa publication, une flopée de bons fleurs se sont entendus pour la faire renaître sous le titre de *L'Humanité Nouvelle*.

L'Humanité Nouvelle paraîtra tous les mois, à partir d'avril.

Les anciens abonnés sont priés de faire parvenir au plus tôt leur adhésion à Charles Albert, rédacteur-gérant, rue Hallé, 31, Paris.

C'est à cette même adresse que sont reçues toutes communications concernant l'administration et la rédaction de la nouvelle revue.

AUX ANARCHISTES DE BORDEAUX

Camarades, les événements se précipitent, les faits sociaux se multiplient; partout les gouvernants, ces vains conducteurs de peuples, sont assaillis de toutes parts. La question sociale qu'ils nient par politique ou par cécité, se dresse devant eux dans toute sa force, dans toute son acuité. Ils seraient enchantés, par de monstrueux expédients, d'échapper, du moins momentanément, à sa solution.

De plus en plus, les prolétaires éclairés se doivent à eux-mêmes d'analyser aux autres, moins heureux, les tortueuses machinations de la politique, les coups de jarriac gouvernementaux.

Un des moyens d'instruire les travailleurs est la réunion. Recourons-y.

Le groupe de Bordeaux a déjà réuni quelques sous, mais la somme nécessaire à l'organisation des prochaines réunions de quartier, est insuffisante.

Voilà pourquoi un deuxième appel est adressé aux compagnons de la ville et de la banlieue.

Le groupe est rue Leyteire, 65, au débit de la fraternité, au coin de la rue Causserouge.

Réunions bi hebdomadaires, le samedi soir et le dimanche à partir de 2 heures de l'après-dîner.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale du XVIII^e arrondissement. Réunion privée le samedi 27 mars, à 8 h. 1/2, 2, rue d'Orchamps.

Les cartes d'invitation sont exigées à l'entrée. — Le jeudi 1^{er} avril, le camarade Marestan fera une causerie et traitera: De l'influence suggestive du milieu sur l'individu.

— Les *Naturiens*, samedi 27, à 9 heures du soir, réunion publique et contradictoire, salle des Artistes, 11, rue Lepic, par Gravelle, Bigot, Marné, Zisly, etc.

Sujet: La théorie naturienne, formation naturelle du terrain d'humus.

— La *Nouvelle Société*, groupe d'études libertaires, réunion tous les dimanches, sur le talus des fortifications, porte d'Italie.

Le 28 mars, causerie par Joanès sur le matérialisme et l'anarchie et par Armand-Léo sur l'exploitation humaine.

— Samedi 27 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Chaynes, 12, rue d'Allemagne, grande réunion publique et contradictoire sur la GRÈVE GÉNÉRALE.

Il sera perçu 25 centimes pour les frais de la réunion.

— Groupe des X, XI, XIX, XX^e, chez Turpin, 19, faub. du Temple, au premier, réunion tous les jeudis et samedis.

Le samedi 3 avril, conférence par le camarade Humbert.

Sujet traité: Spiritualisme et Matérialisme. Tous les libertaires sont invités.

— *L'Internationale Scientifique*, réunion tous les mardis, à 9 heures, chez Rosnoblet, 281, rue Saint-Denis, au premier.

Mardi 30 mars, conférence par le camarade Prudhomme.

Sujet traité: De la cohésion dans le groupement et la propagande révolutionnaire.

— La *Solidarité*. Dimanche 4 avril, à 2 heures, grande matinée, avec le concours de tous les chansonniers libertaires, donnée dans les salons Turpin, 127, rue de la Roquette.

Audition par les célèbres vieilles-cornemuseux, Pizou et Contamine, dans leurs bourrées bourbonnaises.

Causerie à la bonne franquette par les camarades Prost et Tortelier.

Prix d'entrée: 0 fr. 60, donnant droit à une consommation.

— La *Vraie Justice*, mardi 30 mars, réunion au café, 69, rue Blanche.

— Groupe d'études sociologiques et littéraires des V^e et VI^e arrondissements, 11, rue Mabillon. En raison du petit nombre de camarades de la rive gauche venus lundi dernier, on n'a pu rien décider pour le cercle.

Kremlin-Bicêtre. — Le groupe sociologique se réunit tous les dimanches à 9 heures, chez Blanchot, coin des rues Danton et du Kremlin.

Le 28 mars, causerie par Trystan sur le capital et le patronat.

Ivry-Kremlin. — Le groupe sociologique se réunit tous les dimanches, à 9 heures, chez le bistrot, 9, rue des Plantes.

Le 28 mars, causerie sur la propriété, par Charvroux.

Puteaux. — Samedi 27 mars, à 8 heures du soir, salle Paulus, 73, rue de Paris, grande réunion publique et contradictoire.

Sujets: les ouvriers des arsenaux et la retraite ouvrière; la vérité sur les affaires d'Orient; patrie et religion.

Entrée: 0 fr. 25, pour les frais.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Amiens. — Tous les camarades et spécialement les jeunes anarchistes, sont invités à la réunion du groupe « les Libertaires », dimanche 28 courant, à 5 heures du soir, au Cent de piquet, faubourg du Cours.

Sujet: Question de tactique. Prière d'être exact.

Lille. — Dimanche 28, grande soirée familiale au local habituel.

Sujet: Entente pour une tournée de conférences.

— Poissonnier, 24 bis, rue des Roblets, répare les montres, pendules, pianos et tous les instruments à cordes.

TOURNÉE DE CONFÉRENCES

Broussouloux en revenant de Limoges, où il est cette semaine, se propose de passer par Commen-

try, Montluçon, Nevers, Fourchambault, Bourges, Orléans, Tours, Angers, Le Mans, Saint-Nazaire, Lorient et Nantes.

Les camarades de ces villes et des patelins intermédiaires qui jugeraient que des conférences peuvent y être organisées sont priés d'écrire illico au Père Peinard, 15, rue Lavieville, Montmartre Paris.

Petite Poste

L. La Chapelle. — L. Montcau. — M. St-Aubin. — C. Genève. — L. La Réole. — G. Tarare. — M. Nonancourt. — B. Mondovi. — B. Liancourt. — B. Narbonne. — B. Marseille. — V. Nîmes. — G. Domarain. — F. Amiens. — P. Charleville. — G. et V. Reims. — T. Haudrey. — M. Bruxelles. — C. Dijon. — L. Epinal. — B. Rouen. — S. Roubaix. — L. Houdain. — P. Lille. — M. Lyon. — Reçu règlements, merci.

— *Numa, Rive-de-Gier*: Oui, envoi des tuyaux dans les conditions que tu as stipulées dans ta dernière lettre.

POUR LA CLAMEUR: Groupe des Tonkinois, à Lyon, 1,60; rectification d'un envoi antérieur, 5,50; collecte à la réunion du 18 mars, 4,80;

Liste Henriot: Henriot, 1 fr.; trois intellectuels des bas-fonds, 0,60; Valentin, 0,50; Clerte, 0,50; Langlois Emile, 0,50; Finot, 0,50; Jacquemin, 0,50; le doyen du groupe, 0,75; un indompté, 0,50.

Pour graisser le tire-pied du PÈRE PEINARD: Bruxelles, Van Belle, 0,50; Monier, 0,25; un stoffeur, 0,30; va-nu-pieds, 0,50; Jean d'Antan, 0,15; J. B. Henri, 0,30. Total: 2 fr. — Produit de la soirée familiale à Marseille, 10 fr. — B. Le Mans, 4 fr.

POUR LE JOURNAL-AFFICHE, PUBLICATION INTERMITTENTE, AU GRÉ DES ÉVÉNEMENTS, D'AFFICHES DU PÈRE PEINARD AU POPULO.

Tourencoing. — Deguffroy, 0,20; Louis Delbecque, 0,50; Voleur, 0,20; un peinard, 0,10; Lemon Alphonse, 0,10; Millie, 0,20; Antireligieux, 0,20; Médard, 0,10; Léon Wolke, 0,20; courage et nous y arriverons, 0,20; Paul Declercq, 0,10; Jules Lemaire, 0,10; Taupé Emile, 0,10; Martinisse Kléber, 0,10. Total: 2,40.

Roubaix. — Un incompris, 0,20; un peinard, 0,20; un révolutionnaire, 0,20; un peinard, 0,20; un révolutionnaire, 0,20; Verduysse, 0,25; Largellier, 0,20; un copain, 0,25; un qui ne gobe pas les curés, 0,10; Alphonse, 0,25; Manche à balai, 0,15; un libertaire, 0,20; les purotins du groupe, 0,35; François D., 0,25; un petit noir, 0,20. Total: 3,30.

Marseille. — X., 0,50; Moi, 0,35; Sans patron, 0,25; X., 0,20; un matérialiste, 0,50; Y., 0,25; Nimpor-tequi, 1 fr.; brochures, 0,90. Total: 3,95.

Le Mans. — L'Anarchie errante, 5 fr.; Un peinard, 0,50. Total: 5,50.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	Aux bureaux	Franco
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Devillo, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 19 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. volume.....	2.50	2.80
Les Joyeusetés de l'Esprit, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1896 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8.00
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8.00	8.60

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieville (Montmartre, Paris).

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant: C. FAVIER. Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Y a Carême et Carême!